



# JEAN-MICHEL LÉGER

## USAGE

Dans le petit livre bref et d'un beau format qu'il vient de publier, Jean-Michel Léger revient sur une question qui a depuis longtemps retenu son attention de chercheur. Il avait publié, il y a plus de vingt ans, « Derniers domiciles connus – Enquête sur les nouveaux logements ». Dans cet ouvrage qui analysait la production de logements entre 1970 et 1990, la question des usages occupait une place centrale. Je suis souvent retourné à ce livre dont j'ai conseillé la lecture à de nombreux étudiants, pour la précision et la finesse de ses analyses, pour la qualité de ses plans et ses photos ; je voyais dans ce livre, dont la conclusion avait pour titre « de la demande au programme », un outil essentiel qui pouvait appuyer le travail de la conception architecturale sans prétendre donner de leçons.

Il y a une sorte de défi dans la brièveté de ce nouveau livre qui entend reconstruire « un questionnement sur les relations entre architecture et usage », « reprendre la discussion à partir d'hypothèses différentes sur le fonctionnalisme, sur la position de l'architecture dans la culture et sur la place de l'usage dans le projet » et en particulier d'« interroger cette recommandation de mettre

l'usage au cœur de la conception ». La controverse sur la modestie et la créativité en architecture, survenue suite à l'attribution de l'Équerre d'argent à Yves Ballot et Nathalie Franck au détriment de Rudy Ricciotti, semble avoir motivé le désir de revenir sur les termes de ce débat : la modestie est-elle garante d'une meilleure prise en compte de l'usage ? Et par ailleurs, la créativité est-elle contradictoire avec la réception par le public ?

Cette lecture m'est apparue comme un exercice difficile. Est-ce dû à la brièveté des développements, aux raccourcis qu'elle impose, au recours à des notions complexes qui s'entrecroisent ?

La première partie du livre rencontre à grands pas de nombreux philosophes, sociologues, anthropologues, historiens et architectes dont les théories et les recherches ont contribué à développer les réflexions sur l'usage. Entre autres, on y retrouve Heidegger pour qui habiter constitue un rapport fondamental au monde ; Bachelard qui a exploré la poétique de l'espace ; Chombart de Lauwe et Raymond qui ont enquêté sur diverses formes d'habitat ; Bourdieu dont Léger avait déjà utilisé le concept d'habitus pour établir un classement des modes d'habiter..

Ces réflexions n'avaient pas d'abord pour objectif d'éclairer le travail des architectes.

Ce n'est que dans un deuxième temps, à partir des années 60-70, au moment où s'étaient ouverts des débats sur les outils intellectuels des architectes, que l'intérêt s'était porté sur ces recherches.

A la suite de la présentation de ces différentes notions, Léger propose une définition de l'usage qui s'affiche d'emblée au regard de celui qui se saisit du livre, sur la première de couverture : « L'Usage est un stock de références sociales et morales, mais il est un code transactionnel en permanence négocié selon les situations. Les objets architecturaux sont perçus et pratiqués par leurs usagers en fonction d'une chaîne de sens qui relève de registres différents. Chaque perception et chaque pratique d'un objet architectural et urbain donnent lieu à des significations croisées en terme de commodité, de réception esthétique, d'ambiance, de coût, de service, de coprésence, d'image sociale ».

Ce stock de références dont chaque individu est porteur, lui ouvre potentiellement la capacité de le traduire dans des choix d'usage divers et flexibles. Ces choix, on en trouve des manifestations concrètes dans les formes diverses qui sont adoptées dans la distribution des espaces intérieurs, dans les types de modifications que les

habitants apportent à l'organisation de leur logement. Pour prendre en compte ces capacités que manifestent les habitants, Léger souligne l'importance des démarches de participation qui représentent « l'union de deux compétences », celle de l'architecte et celle des habitants. Mais cette démarche faite de négociation et d'aller et retour, ouvre sur une autre question : le travail de l'architecte ne peut se limiter à la seule retranscription de la demande.

Cette réflexion sur l'usage conduit Léger à reconsidérer les critiques qui ont été adressées au fonctionnalisme. Le rapprochement souvent fait avec le taylorisme a servi à imputer au fonctionnalisme une vision réductrice qui décomposait « l'intimité en une série d'usages objectifs ». Dans un chapitre intitulé « le bon usage du fonctionnalisme », Léger revient sur ce qu'il appelle un « malentendu historique ». Il reprend d'abord quelques propos de Gropius prononcés en réponse aux critiques dans lesquelles il ne se reconnaît pas : « Une fausse image des pionniers du mouvement moderne s'est imposée, selon laquelle ils auraient été des adorateurs fanatiques de la machine indifférents aux valeurs humaines profondes (...) Le fonctionnalisme était pour nous plus qu'une démarche rationnelle. Il comprenait les problèmes psychologiques. Nos œuvres devaient être fonctionnelles au sens physique et psychologique. Nous voulions répondre aux besoins d'émotion comme aux besoins pratiques ». Quant à Le Corbusier « principale cible des antifonctionnalistes », Léger le réhabilite vigoureusement pour « sa pensée poétique », « le dialogue de ses projets avec le site », pour « les questions de vie quotidienne auxquelles il a répondu ». A ce propos il revient sur les cellules des Unités d'habitation dont il disait dans sa précédente analyse que leur plan induit un genre de vie dont les classes populaires n'ont ni le mode d'emploi ni l'habitude. Elles sont maintenant qualifiées de révolutionnaires : il vante en particulier leurs cuisines semi-ouvertes qui traduisent chez Le Corbusier une « vision progressiste » du rôle de la femme. Rappelons, en passant, que dans un ouvrage consacré à l'espace des cuisines dans le logement, paru en 2004, Catherine Clarisse ne partageait pas ce point de vue : cette cuisine ouverte, devenue selon elle un lieu commun architectural qu'elle retrouvait même dans les projets de ses jeunes étudiantes d'architecture, faisait trop souvent oublier que les rôles traditionnels n'en étaient pas pour autant transformés.

L'importance que Léger accorde à Le Corbusier est d'autant plus grande qu'il pense que les tentatives de dépassement du fonctionnalisme, notamment par le Team 10, ont été des échecs.

Dans la dernière partie de son livre, Léger revient sur la question du rapport entre la modestie et la créativité en architecture. Reprenant les conclusions d'une étude qu'il a réalisée sur les bibliothèques, il note que « l'usage des bibliothèques, espaces sociaux interculturels et intergénérationnels, illustre avec éloquence l'articulation entre les épreuves pratiques, la réception esthétique, l'expérience sensible et la relation de services. » Il ajoute que « cette quadruple alliance assure la fortune de l'édifice auprès du public alors que la critique s'en tient à la seule réception esthétique, à partir de son seul point de vue ». Dans cet exemple qu'il donne là, il souligne le fait qu'il y ait conjonction entre forme et usage, dans la manière dont se fait l'adhésion du public à ces édifices.

Néanmoins, quelques lignes plus loin, il revient sur la question de l'autonomie de la forme vis à vis de l'usage qui « empêche d'écrire une équation bon usage = belle forme (et vice versa) ». Cette dissociation entre forme et

usage conduit à reconnaître à la forme des modes de réception qui lui sont propres : « Il faut donc accepter que l'architecture puisse surprendre l'usager sans suivre l'Usage, un usager qui au demeurant sait – pas toujours mais souvent – faire siennes les architectures les moins conventionnelles »

Cette position semble en appeler à dissocier dans le travail du projet ce qui concerne les usages dont « une petite partie peut être inscrite au cahier des charges du maître d'ouvrage ; le reste est l'affaire du projet, donc de l'architecte. Cela ne signifie pas que les convenances n'existent pas mais que seul un petit nombre d'entre elles – essentiellement pour l'habitation les pratiques corporelles propres à la chambre et à la salle de bains- doit donner lieu à une prescription spatiale étroite ».

Paradoxalement, il n'en appelle pas moins à demander « pour tous les programmes – équipements à égalité avec le logement « une évaluation socio-architecturale » qui s'inscrirait dans un vrai protocole de retour sur expérience... » Compte tenu de ce qui a été dit plus haut sur la dissociation entre forme et usage, on peut se demander à qui s'adressent les conclusions d'une telle évaluation.

**Gérard Ringon, sociologue**

Jean-Michel Léger, *Usage*, Editions de la Villette, [Passage](#) 79 pages, décembre 2012

*Derniers Domiciles connus – enquête sur les nouveaux logements 1970-1990* fut publié en 1990 par les éditions Créaphis.

L'ouvrage de Catherine Clarisse, *Cuisine, recettes d'architecture*, éditions de l'Imprimeur avait fait l'objet d'une note de lecture en 2004 dans *Plan Libre*.